

XYZ. La revue de la nouvelle

Produits de beauté

Michèle Sirois



Numéro 66, été 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4054ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sirois, M. (2001). Produits de beauté. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (66), 74–76.

Produits de beauté

Michèle Sirois

On a dix-neuf ans, on en est à notre premier jour de travail dans un pays étranger, et on entend « Labelle, vous allez en salle de curetage ». On est surprise, on ne pose pas de questions, on ne sait pas encore qu'on participera à sept avortements d'affilée, mais on administre sept prémédications, on roule sept lits et sept pauvres femmes jusqu'à la salle maudite, et même si nos yeux sont agrandis par la crainte, on persiste à sourire. On a dix-neuf ans et on sait que personne ne remarquera que l'on est totalement dépassée par les événements. Le contrat disait « gynécologie-obstétrique », c'est vrai, mais on avait imaginé que notre vie serait, cette fois, pleine de calme, d'ordre, de répit, de lumière, et surtout de beauté.

« Labelle, vous assistez le D^r de Coulon. Asseyez-vous ici. » Le ton de l'infirmière-chef de la salle de curetage rappelle celui des sœurs à l'école du Bon-Pasteur : « Mademoiselle, récitez la règle des participes passés. » Toujours bonne écolière, dans ce pays étranger, on regarde le seul siège disponible, on n'ose pas dire qu'il y a sûrement erreur, que le siège en question est trop petit, bien trop bas, trop à l'étroit entre la place du médecin et la civière. On cherche. Comme à huit ans, on n'a pas le courage d'avouer qu'on ne sait pas, qu'on ne *comprend* pas. Alors, à dix-neuf ans comme à huit, on se tait. Puisqu'il ne reste que les genoux de l'avorteur et le petit tabouret trop bas, eh bien, on opte pour le petit tabouret trop bas.

On se retrouve assise, dos au médecin, coincée entre ses jambes, sa poitrine effleurant notre nuque, son menton presque appuyé sur notre tête. En d'autres circonstances, la position aurait pu avoir quelque chose d'agréable, d'assez chaud, d'enveloppant, mais lorsqu'on voit, droit devant, à quatre pouces de notre visage, une vulve, on ne peut pas oublier la raison de cette promiscuité. On se demande combien ça fait, en centimètres, quatre pouces. On se demande si le savoir que l'on croit détenir nous

viendra en aide ici. On doute de tout, très fort. Serviabile don qui nous permet d'envoyer notre esprit courir, souffrir ailleurs quand l'insupportable se présente. On oublie, on s'évade vers soi, un instant, pour découvrir à quel point on a le cœur qui bat trop vite, les mains mortes à force de ne pas vouloir trembler, et c'est tout *notre* corps qui semble anesthésié. On est très seule sur notre petit tabouret, et on aurait plutôt envie de pleurer que d'avorter ces femmes. Le spéculum qui pénètre et écarte la chair endormie nous ramène à ce sexe qui, aujourd'hui soumis, attend l'agression, et on retourne à notre tâche, mais sans sourire maintenant.

À la première intervention, on comprend à quoi servent ces tiges de métal que l'on tend. Combat d'acier et de muqueuses. On comprend si bien, qu'à chaque nouvelle résistance qu'offre le corps de notre patiente, c'est *notre* ventre qui se raidit depuis l'intérieur, et ça fait très, très mal. Au troisième curetage, on sait exactement quelle pression exercer sur la pédale, au moment de vider un utérus. On reconnaît le son de la succion et ce petit temps d'arrêt, ce flottement si bref, si fragile, juste avant que l'on saisisse le fœtus. Nos mains apprennent très vite. On voit le septième embryon parcourir le tuyau, on l'entend éclater sur les parois de la cruche de verre, la chaleur du sang qui gicle envahit nos gants, nos pieds, et d'un seul coup on est prisonnière d'une évidence : on ne pourra jamais, jamais, jamais se faire avorter.

On se relève, notre champ de vision s'élargit, on est libérée de cette intimité forcée, on recommence à respirer. « Il faut maintenant nettoyer tout ça. » On est presque vaincue, mais, bien sûr, on va nettoyer, bien sûr on va sortir la poubelle, le sac vert, le container, le boyau d'arrosage, on va tirer la chasse d'eau, n'importe, mais on va en finir au plus vite, on va faire disparaître les restes de ces petits mal armés, on va retourner soigner les vivants et on va trouver où se cache ici la beauté, il le faut, on ne peut pas s'être trompée sur toute la ligne. Avec des pinces, on va repêcher dans la grande cruche toutes les membranes embryonnaires et placentaires, on va les déposer dans de petits récipients stériles, on va coller avec soin les couvercles, remplir le formulaire d'expédition, et on va porter tout ça à la réception.

Dans un train pour Genève, plus tard, sans qu'on en ait la moindre idée, tout le labeur de notre premier jour de travail s'en ira vers un laboratoire dont on ignorait jusqu'à l'existence vingt-quatre heures plus tôt.

À dix-neuf ans, on ne sait pas de quoi sont faits les produits de beauté.